

La Mauvaise Herbe

LU Xun, *la Mauvaise herbe*. (1927). Traduction et introduction de Pierre Ryckmans (1975). Paris. 2026. Les Belles Lettres. 134 pages.

La Mauvaise herbe de Lu Xun dans les plates-bandes officielles (en guise d'introduction) tel est le titre que donne à sa présentation, qui occupe un quart du livre, Pierre Ryckmans (1935-2014). Plus connu sous son pseudonyme d'écrivain, Simon Leys, le grand sinologue s'était attelé à la démolition du mythe d'un Mao (1893-1976) – dirigeant de la R.P.C. de 1949 à sa mort – bienfaiteur du peuple chinois, selon les intellectuels maoïstes, à la tête desquels nous trouvons ce pauvre Sartre, répugnant à plus d'un titre, qui usa de son influence pour que Ryckmans-Leys se voit refuser un poste à l'université en 1971, afin de le punir d'avoir publié *les Habits neufs du président Mao* (Champ Libre, 1971). Ce dernier récidiva avec *Ombres chinoises* (Bourgois, 1974) et cette longue introduction est à replacer dans sa lutte pour la vérité. Ryckmans, avec son inimitable talent de polémiste, démonte la récupération maoïste de Lu Xun, faite à partir de 1949 ; il en documente avec une grande précision les étapes et en dénonce les acteurs, écrivains laquais du pouvoir, anciens ennemis de Lu obligés de l'encenser, alors que, simultanément, amis, disciples et héritiers spirituels étaient purgés. Il relève le caractère religieux de ce type de pensée et de régime et il montre en quoi Lu Xun, dissident et rebelle, s'est opposé à toutes les dérives autoritaires.

Lu Xun (1881-1936) vécut dans une période de transition, entre les temps incertains d'une fin d'Empire et les soubresauts précédant l'instauration d'un régime dictatorial. Sous la dynastie Qing (1644-1912) des tribus jürchens, il critiquait déjà la tradition, ridiculisait le féodalisme, encensait l'Occident — lors de ses études au Japon, il coupa sa natte – symbole du pouvoir oppressif des Mandchous – et s'attela à changer les mentalités, ce qui lui fit choisir comme terrain d'action la littérature. Après le renversement des Mandchous et la proclamation de la République, il fut le premier écrivain à délaisser le *wenyan*, langue littéraire classique comme le latin de nos humanistes, pour utiliser le *baihua* et il est pour cela considéré comme le fondateur de la littérature chinoise contemporaine.

C'est dans la langue vernaculaire qu'ont été écrits à Pékin les vingt-trois poèmes en prose de notre recueil, entre 1924 et 1925, les deux derniers datant d'avril 1926, et précédés d'un prologue de 1927 pour la publication. Si la tonalité d'ensemble est pessimiste, les thèmes sont très variés, allant d'une célébration délicate de la nature avec *Nuit d'automne* à la dénonciation de la répression sanglante d'une manifestation (18 mars 1926) qu'est *Parmi les traces de sang pâli*, en passant par la nostalgie de la terre natale qui irrigue *Neige*. Six poèmes commencent par « j'ai rêvé » et se déroulent doucement, rêves éveillés ou souvenirs de rêves...

Ryckmans-Leys souligne que *la Mauvaise herbe* est « une des œuvres les plus obscures de Lu Xun », mais ce clair-obscur d'inspiration onirique présente bien des charmes.

Citations

Ryckmans

« Mais, comme toutes les Églises, le Parti s'entend à la récupération des illustres cadavres ; des hommes qui, vivants, pouvaient être quelquefois fort encombrants, deviennent une fois morts, embaumés et canonisés, d'un inestimable appoint pour l'édification des fidèles. » p. 16

« Dans un État totalitaire, sur le modèle décrit par Orwell dans *1984*, la mémoire collective reste perpétuellement susceptible d'altération et ne retient jamais que la dernière en date des versions successives de l'orthodoxie, la manipulation des faits historiques n'est plus qu'une simple question

technique : il suffit à chaque coup de retirer de la circulation toute la documentation existante sur le sujet en cause, et d'y substituer une documentation nouvelle, conforme aux dernières consignes. » p. 20

« Dans les plates-bandes officielles, *la Mauvaise Herbe* demeurera toujours un défi pour les jardiniers totalitaires. » p. 44

LU Xun

« Le terreau de la vie est épandu sur le sol ; c'est ma faute s'il n'y croît pas d'arbres majestueux, mais seulement de la mauvaise herbe. » Prologue, Canton, 27 avril 1927. p. 46.

« Quand les gardénias écarlates refleuriront, les jujubiers rêveront à nouveau le rêve des petites fleurs roses en ployant sous leur charge luxuriante... Voici que le rire de minuit retentit encore une fois à mes oreilles ; je me hâte d'interrompre le fil de mes pensées et ramène mon regard vers ces petits insectes verts, toujours sur le papier blanc de l'abat-jour ; ils ressemblent à des graines de tournesol avec leur grosse tête et leur petite queue ; pas plus gros qu'un demi-grain d'avoine, ils sont tout verts, d'un émeraude adorable, attendrissant. » *Nuit d'automne*, p. 51.

« Des ruines et des tombes éparses sur la face de la terre se mirent dans des flaques de sang pâli ; dans ce décor, les hommes remâchent leurs amertumes vagues sans cependant les recracher une fois pour toutes, car ils préfèrent encore ce goût-là à celui du néant. » *Parmi les traces de sang pâli*, p. 126.

« Le neige des pays chauds jamais ne se métamorphose en cristaux de neige glacés, durs et scintillants. (...) La neige au sud du Fleuve Bleu a un velouté et une délicatesse suprême ; elle annonce la secrète approche du printemps, elle évoque le teint d'une jeune fille en fleur. Au milieu de l'étendue neigeuse s'épanouissent les rouges sanglants des camélias, ainsi que les fleurs de prunier blanc-bleuté ou jaune profond ; sous la neige se cache le vert acide des herbes folles. » *Neige* p. 71.

« J'ai rêvé que je rêvais. Je ne savais pas où je me trouvais ; sous mon regard se découvrait l'intérieur d'une maisonnette étroitement close au cœur de la nuit, mais simultanément je pouvais apercevoir aussi les mauvaises herbes dont se hérissait le toit. » *Un tressaillement au bord de l'abîme*. p. 105.